

## Book Reviews

Kostroun, Daniella. *Feminism, Absolutism, and Jansenism: Louis XIV and the Port-Royal Nuns*. New York: Cambridge University Press, 2011. 273 p.

Daniella Kostroun's *Feminism, Absolutism, and Jansenism* traces the historical roots of the socio-political debate surrounding Jansenism, a theological conflict which lasted seventy years. At the heart of this complex debate was the struggle for power among Gallican bishops, absolute authority, and the pope. Although Port-Royal was traditionally identified as a center of Jansenism, Kostroun offers a refreshing perspective, as she delves into an uncharted aspect of the controversy. Her focus is on the forgotten story of the Port-Royal-des-Champs nuns, a remarkable episode which reveals early traces of feminist political action during the Old Regime.

The author begins by her examination of the theological relationship between Jansenism and the "woman problem" by focusing on the original reformer of Port-Royal, Angélique Arnaud. In the wake of the *Fronde* wars, the abbess committed herself to rebuilding the Church, as she advocated strict adherence to Benedictine Rule for her nuns. Arnaud's efforts, however, triggered social anxiety, as her critics thought her reforms promoted female leadership. Kostroun argues that Arnaud's devotion to social change, spiritual renewal and most notably, the fight against Jesuit sin, served to perpetuate accusations that Port-Royal was associated with Jansenist heresy and "unruly" women.

In the core chapters of the study, Kostroun traces the expansion of the Jansenist debate, as it gradually transformed "theology into politics." In particular, Louis XIV exploited the threat of Jansenist heresy at Port-Royal to impose his divine right over the French Church. The king initiated his strategy by ordering Cardinal Mazarin, his chief minister, to attack Port-Royal in a complex political scheme to undermine the authority of Cardinal de Retz. Mazarin intensified the persecution of the Port-Royal nuns by declaring Port-Royal an immoral convent, one that posed a threat to the Crown. Arnaud and the Port-Royal nuns, in turn, became the scapegoats of a larger political issue associated with Louis's absolutist regime. The king increased his control by ordering all female and male members of the clergy to sign a formulary condemning Jansenism. However, the Port-Royal nuns solidified their defiance by espousing a feminist stance. As firm defenders of Jansenism, the nuns asserted their equal rights as women who were capable of reason, including the right to follow their female consciences. Here, Kostroun uncovers a fascinating gender argument from a cultural studies perspective to highlight the nuns' resistance to the king's mandate. Louis persisted with a series of edicts to eradicate Jansenism by asserting his authority over the Church until the Peace of Clement IX in 1669. This edict terminated the formulary crisis, thus silencing the Jansenism debates. Nonetheless, Louis continued to attack Port-Royal, shifting his attack to implement his royal power over the French Church. Despite the nuns' efforts to preserve the integrity of the convent, Louis XIV ultimately prevailed by ordering the destruction of Port-Royal in 1709.

Kostroun's study is not only masterfully crafted, but offers a new perspective on a forgotten group of remarkable women, as she gives voice to the Port-Royal nuns who played a significant role in the Jansenist debates. The author's contribution enlightens scholars about early modern perspectives on gender, feminism and the history surrounding the complex politics of Jansenism with particular emphasis on the representation of the emerging self in seventeenth-century France.

Nancy Arenberg

University of Arkansas

\*\*\*

Bjørnstad, Hall. *Créature sans créateur : pour une anthropologie baroque dans les Pensées de Pascal*. Québec : Presses de l'Université Laval, 2010. 201 p.

Les multiples facettes de l'imaginaire pascalien ont donné lieu à bien des interprétations, produisant les images d'un Pascal baroque, existentialiste, antihumaniste, etc. L'étude de Hall Bjørnstad prend en quelque sorte à rebours le projet apologétique — inciter l'homme à se consacrer, de toute urgence, à la recherche de la grâce divine — qui constitue le soubassement doctrinal et didactique des *Pensées*. Pour faire ressortir « l'image paradoxale de l'homme en tant que créature sans créateur » (147), Bjørnstad effectue une lecture particulièrement fouillée et détaillée de certaines parties de l'œuvre pascalienne, ce qu'il appelle « une constellation de lectures ponctuelles » (161). L'ensemble du chapitre 3, par exemple, est consacré à la citation célèbre : « je n'ai point de termes pour qualifier une si extravagante créature ». C'est ainsi que Pascal qualifie celui qui non seulement est indifférent à la question pourtant cruciale de l'existence de Dieu, mais qui de plus tire vanité de son indifférence. Ce non-chercheur qui se complait à rester à l'écart de toute possibilité de grâce divine est selon Pascal proprement inqualifiable, procédé argumentatif qui rejette au-delà de toute rationalité apparente une telle « créature », mais qui l'érige également en point de repère, si négatif soit-il. À travers un processus de « longue précision terminologique » (98), Bjørnstad décortique les sens multiples de chacun des mots choisis par Pascal, et s'y appuie pour délimiter son propre concept de « créature baroque », l'adjectif (par ailleurs lui-même pourvu de multiples facettes sémantiques) étant « un mot de sanction, mais une sanction qui frappe tout homme » (100). Que l'on puisse sonder les contours d'une pareille « créature déchuë » (93) ou « sans créateur », aux résonances ô combien modernes, dans l'œuvre d'un auteur qui semble n'avoir de cesse de le tenir à distance, fournit une illustration de la place étonnamment centrale qu'ont prise certaines interrogations pascaliennes à notre époque, à laquelle Pascal et ses *Pensées* paraissent à première vue si étrangers. En effet, « cette anthropologie de l'homme vue d'en bas, ce discours sur un homme dépourvu de toute lumière divine, tenu du point de vue de cet homme même » (17), qu'il se situe « au seuil de l'apologie » (37) ou au cœur du projet pascalien, ne laisse pas de nous interpeller, par-delà les appels, bien pâles et tièdes par comparaison, à la croyance et au repentir. En insistant sur la fragilité, la finitude et la « misère » de l'être humain dépourvu de lumière divine, l'auteur des *Pensées* cherchait à nous remettre en quête d'absolu et de dépassement. Toute une partie de son œuvre n'en aboutit pas moins à nous recentrer sur notre propre humanité, dont le lien avec un quelconque principe de transcendance reste ténu, voire immatériel. Court mais d'une densité critique remarquable, le livre de Bjørnstad intéressera tous ceux, spécialistes ou non, qui se replongent régulièrement dans la lecture de Pascal.

Edward Ousselin

Western Washington University

\*\*\*

Menant, Sylvain, éd. *Les Amériques des écrivains français*. Genève : Droz, 2011. ISBN 978-2-9518403-9-3. 398 p.

Le volume XXIV des « Travaux de littérature », collection publiée par l'ADIREL (Association pour la Diffusion de la Recherche littéraire – <http://www.adirel.com>), contient trente articles consacrés aux diverses représentations littéraires françaises des Amériques depuis le seizième siècle. Le pluriel du titre rappelle que ces articles ne sont pas uniquement consacrés aux États-Unis. La présence littéraire d'autres régions et pays est examinée, en particulier le Brésil, le Paraguay et le Pérou. L'avantage de l'approche méthodologique choisie pour ce volume est donc de souligner l'hétérogénéité de cette

présence. La diversité des traces qu'ont laissées les Amériques à travers les œuvres littéraires françaises est associée par Sylvain Menant, dans sa courte introduction, à la force persistante de ce qu'il faut bien appeler la mythologie du Nouveau Monde : « les Amériques, neuves, puissantes, lointaines sont devenues un réservoir de mythes modernes » (10). À la lecture de ces articles, on trouve plusieurs auteurs et textes qui sont restés célèbres, alors que d'autres ont sombré dans l'oubli. On ne peut que recommander cet ouvrage qui offre une gamme impressionnante de thématiques et d'approches critiques et qui sera utile à de nombreux chercheurs. Puisqu'il est impossible de rendre compte ici de tous les articles, on se limitera à une sélection qui sera nécessairement subjective.

Dans « Les sacralités amérindiennes au prisme de l'écriture pré-ethnographique : l'exemple de Jean de Léry », Adrien Paschoud fait ressortir la portée apologétique de l'*Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil* (1578) dans le contexte des Guerres de Religion en France. Jacques Cormier, dans « Les Amériques de Robert Challe », compare l'usage littéraire et polémique que fait l'auteur (1659-1721) de deux régions : « la présentation de l'Acadie permet à Robert Challe d'envisager l'organisation d'une nouvelle France et d'exposer son déisme tandis que l'évocation des Antilles lui fournit l'occasion de fustiger l'Anglais et de présenter un folklore qui contribue à la formation de la légende des Caraïbes » (64). Pas moins de trois articles (de Girolamo Imbruglia, Frédéric Dorel et Letizia Norci Cagiano) sont consacrés aux « réductions » jésuites du Paraguay — décrites dans les *Lettres édifiantes et curieuses* publiées entre 1703 et 1776 — qui ont fasciné de nombreux écrivains depuis le dix-huitième siècle. La véritable nature de ces communautés amérindiennes établies et réglementées par les missionnaires jésuites reste ambiguë : « Refuges ou réserves ? Cités de Dieu ou camps d'internement ? Les réductions jésuites du Paraguay ont-elles visé l'édification ou l'asservissement des indigènes, ou bien les deux, ou encore rien de tout cela ? » (Dorel 105).

Marie-Laure Girou-Swidorski, dans « Être péruvienne ou ne pas être : la Zilia de Mme de Graffigny », rappelle l'importance d'un roman qui n'a que récemment été redécouvert par les critiques et le public : « les *Lettres d'une Péruvienne* furent un des plus grands succès de librairie du XVIII<sup>e</sup> siècle » (129). Dans « Diderot et la nouvelle Athènes américaine », Laurent Versini dépeint le maître d'œuvre de l'*Encyclopédie* (et par ailleurs ami de Benjamin Franklin) comme un lointain prédécesseur de Tocqueville, saluant l'émergence d'un nouvel État lors de sa lutte pour obtenir l'indépendance, lui prédisant un brillant avenir et le faisant ainsi entrer dans la littérature française. Les États-Unis — qui font régulièrement l'objet de louanges ou de critiques acerbes de la part d'écrivains français — sont d'ailleurs particulièrement bien représentés dans la seconde moitié de l'ouvrage, avec des articles sur Chateaubriand (d'Emmanuelle Tabet), Tocqueville et Baudrillard (de David Scott), Paul Bourget (de Denis Pernot), Georges Duhamel (de Philippe Roger), Jean Genet (de Ralph Heyndels) et Jean-Paul Sartre (de Yan Hamel). Des articles sont également consacrés aux types ou clichés littéraires de « l'oncle d'Amérique » (d'Isabelle Guillaume), du « self-made man » (de Nirina Ralantoaritsimba) et de la « mythologie » de New York (de Jérôme Neutres). Moins représenté, le Brésil n'est toutefois pas absent, avec par exemple un article sur Georges Bernanos (de Monique Gosselin-Noat). À noter également les deux derniers articles, « L'Amérique des romanciers français (1930-1960) » (de Pierre-Louis Rey) et « L'Amérique, la France et la Bibliothèque » (de Florence Lignac et Roger Musnik).

Edward Ousselin

Western Washington University

\*\*\*

Studies on Voltaire and the Eighteenth Century (SVEC) 2011: 05. Traduire et Illustrer le roman au XVIIIe siècle. Ed. Nathalie Ferrand. Oxford, Voltaire Foundation, 2011. 386 p.

En fusionnant le domaine du texte littéraire avec celui de l'art visuel, *Traduire et illustrer le roman au XVIIIe siècle*, ouvrage collectif dirigé par Nathalie Ferrand, se propose un sujet peu fréquenté dans l'histoire et la critique de la littérature, à savoir l'étude des images qui accompagnent les traductions des romans publiés en Europe aux dix-septième et dix-huitième siècles. L'ouvrage réunit des réflexions sur les traductions illustrées ainsi que sur les portées culturelles et esthétiques qui sont engagées dans le processus d'illustration. La coïncidence qui a souvent lieu dans la publication entre traduction et illustration peut concerner des romans célèbres comme *Don Quichotte* ou *La Princesse de Clèves* ainsi que des œuvres moins connues comme *Le Masque de fer* du chevalier de Mouhy ou *Tableau de Paris* de Louis-Sébastien Mercier. Le lien texte-image opère de manière subtile et parfois inattendue, car il se peut que la traduction illustrée arrive beaucoup plus tard après la publication originale et ainsi, certains romans restent dans la mémoire du public à travers des images qui leur sont attachées un siècle plus tard.

Après une introduction détaillée sur la traduction et l'illustration romanesque signée par Nathalie Ferrand, les études présentes portent soit sur une œuvre particulière, soit sur un auteur et ses traducteurs et illustrateurs, soit sur plusieurs romans traduits, illustrés et publiés dans un pays spécifique. Ces études sont distribuées en trois sections suivies d'une annexe qui présente le corpus des gravures reproduites dans le volume et une deuxième annexe, en appendice, qui porte sur le roman illustré dans les fonds de la Bibliothèque de l'État de Bavière, à Munich.

La première section intitulée «Illustrer un roman traduit» contient quatre articles signés respectivement par Laurence Plazenet, Nathalie Ferrand, Monique Moser-Verrey et Maurice Lévy et se concentre sur des romans qui, sans être illustrés lors de leur première publication, acquièrent une illustration dans leurs traductions. À travers des exemples du roman grec et ses dérivés en France, du roman français traduit en allemand entre 1700-1792, du roman allemand en France et du roman gothique anglais traduit en français, les auteurs approfondissent la façon dont l'association entre traduction et image influence la réception de l'œuvre.

Réunissant des articles de Alexis Tadié, Philip Stewart, Christophe Martin et Jonathan Mallinson, la deuxième section, «Traduire un roman illustré», vise les cas où le roman original possède déjà une illustration qui doit être réinterprétée lors de sa traduction, comme dans les romans *Les Voyages de Gulliver* de Jonathan Swift, *Le Philosophe anglais* d'Antoine Prévost, *La Nouvelle Héloïse* de Rousseau et *Lettres d'une Péruvienne* de Madame de Graffigny.

Enfin le troisième segment, «L'illustration comme traduction», étudie la nature des liens tissés entre la traduction et son illustration : Nicholas Cronk, l'auteur de l'article «La Place et Gravelot : co-traducteurs de Tom Jones», analyse les images créées par Gravelot pour accompagner la traduction française du roman de Fielding; Florence Magnot-Ogilvy explore l'édition de 1777 des traductions anglaises de *La Mouche* de Mouhy et de la *Suite de La Mouche* qui présentent des illustrations saisissant des éléments d'une vision violente des relations humaines qui sont dévoilées par la critique d'aujourd'hui. Dans l'article «Transpositions parodiques : fonction de l'illustration romanesque chez Rétif de La Bretonne», Philippe Despoix se penche sur le roman *La Découverte australe par un homme-volant, ou le Dédale français*, publié en 1781 avec vingt-deux illustrations renvoyant aux découvertes scientifiques de l'époque. Dans le dernier article, «*Le Tableau de Paris* de L.-S. Mercier mis en images par B.A. Dunker (1787)», l'auteur Philippe Kaenel se concentre sur un écrivain qui réagit aux dangers potentiels d'une représentation visuelle qui nuit au contenu littéraire du livre.

Illustré de plusieurs gravures qui offrent un support visuel nécessaire pour comprendre les études signées par les treize spécialistes du domaine, le volume *Traduire et illustrer le roman au XVIIIe siècle* nous offre à la fin les résumés des articles et un index des noms propres, guide pratique pour les lecteurs qui cherchent une information spécifique. Cet ouvrage représente une source d'information utile pour les professeurs, les chercheurs et les étudiants qui se concentrent sur la littérature européenne des XVIIe et XVIIIe siècles, ainsi que pour le public qui s'intéresse à l'histoire des traductions romanesques et à l'art visuel qui les accompagne.

Sanda Badescu

UPEI

\*\*\*

Sugaya, Norioki. *Flaubert épistémologue. Autour du dossier médical de Bouvard et Pécuchet*. Amsterdam-New York: Rodopi, 2010. 273 p.

S'attaquant à « l'étonnant chantier de démolition » (251) que constitue le roman encyclopédique *Bouvard et Pécuchet*, Norioki Sugaya s'est fixé comme objectif d'explorer et de décrire la pratique d'écriture flaubertienne en restituant non seulement au roman « sa considérable épaisseur épistémologique » mais également en dévoilant les mécanismes d'écriture – les procédés rhétoriques – qui fondent dans la forme la portée critique du travail de Flaubert.

Cette dimension épistémologique du roman, l'auteur en réaffirme le caractère indéniable et fondamental, chiffres à l'appui, rappelant que la lecture de plus de 1500 volumes aura été nécessaire à l'élaboration de ce roman encyclopédique. « La prééminence du documentaire dans le processus génétique » (158) est marquée par « la capacité singulière d'exposition » (49) de cette œuvre dont la conception tabulaire – sa structure répétitive, l'absence d'intrigue, les personnages porte-voix des idées de l'époque – inscrivent la démarche flaubertienne, selon l'auteur, dans une logique de spatialisaiton (plutôt que d'une historicisation) des savoirs.

De cette « revue de toutes les idées modernes » (13), l'expression est de Flaubert, l'auteur nous propose d'analyser la dimension critique de l'œuvre à partir de la section des sciences médicales. Si, de l'aveu de l'auteur, « toutes les disciplines constituantes de *Bouvard et Pécuchet* auraient pu être étudiées avec profit » (16), celui-ci justifie sa démarche par la place privilégiée qu'occupe la documentation sur la médecine dans ce roman mais également dans *Madame Bovary* et plus largement dans toute la littérature de la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle.

Cette discussion sur la condensation esthétique des savoirs médicaux dans le roman – « la médecine -16 pages - qui contiendront plus de cent volumes » - sera orchestré par un travail d'analyse portant sur différents univers d'écriture se rapportant à *Bouvard et Pécuchet* : les notes de lecture de Flaubert qui constituent un corpus de près de 4000 feuillets ; une liste de différentes éditions de *Bouvard et Pécuchet* ainsi que d'autres ouvrages de Flaubert ; la correspondance de Flaubert contenue dans l'édition de la Pléiade ; un corpus relativement restreint d'ouvrages originaux de l'époque portant sur la littérature ou encore la médecine ; un corpus d'articles et d'ouvrages critiques portant sur l'œuvre de Flaubert ; un corpus d'articles et d'ouvrages critiques portant sur l'histoire de la médecine et de la physiologie.

La mise en rapport dialogique de ces différents niveaux de lecture est organisée de telle façon que l'analyse de l'avant-texte a invariablement préséance sur les ouvrages critiques qui servent ainsi à renforcer ou à compléter les conclusions dérivées de l'étude des feuillets relatifs aux travaux préparatoires de Flaubert – ses notes de lectures et les premiers brouillons du roman. Partant de la notion de « co-texte » développée par Claude Duchet, Norioki Sugaya explique son approche de la façon suivante :

Un texte littéraire dense comme celui de Flaubert en contient à la fois plusieurs strates qui se superposent d'ailleurs par endroits : l'épaisseur politique, l'épaisseur sociale, l'épaisseur autobiographique, ou encore l'épaisseur intertextuelle, etc. La critique génétique choisit comme champ de réflexion l'épaisseur avant-textuelle qui traverse en diagonale toutes les autres strates [...] Les rapports entre le romanesque et l'épistémologique sont toujours à élucider. Un des apports de la critique génétique à la compréhension de *Bouvard et Pécuchet* est d'avoir éclairé l'importance du second dans l'élaboration du premier. (48-49)

Ces présupposés théoriques établis, suit alors une série de chapitres dans lesquels seront définis tour à tour une typologie des bêtises médicales, la description des logiques discursives qui imprègnent les modèles de pensée finaliste ainsi que les écoles de pensée et les objets du discours qui peuplent l'univers métamorphique des sciences médicales au 19<sup>e</sup> siècle.

Cet ouvrage, qui s'inscrit dans la lignée, entre autre, des travaux de Marc Angenot et de Michel Pierrsens, fondés respectivement sur les concepts analytiques d'idéologème et de figure épistémique, me semble être une importante contribution au développement des recherches dans un secteur de la critique en pleine évolution : l'épistémocritique.

Quoique l'ouvrage puisse paraître, sur le plan de sa structure, suivre par moment une logique de dévoilement un peu sinueuse, celui-ci a des mérites notables. Un des apports non-négligeables de cette étude est la liste des références bibliographiques des ouvrages médicaux (34-44) qui ont servi à la genèse de *Bouvard et Pécuchet* ainsi que l'inclusion systématique, à la fin de chaque chapitre, d'extraits des feuillets contenant les annotations de Flaubert permettant de mettre en évidence les phénomènes d'affleurement à la surface du texte du travail de l'écrivain sur la matière brute des images conceptuelles et des discours propres à son époque.

Cette analyse de « rapports entre le romanesque et l'épistémologique » (49) apportera sans nul doute aux spécialistes du 19<sup>e</sup> siècle comme aux étudiants matière à discussion.

Jean-Jacques Defert

Dalhousie University

\*\*\*

Evans, David and Kate Griffiths, eds. *Institutions and Power in Nineteenth-Century French Literature and Culture*. Faux Titre 363. Amsterdam/New York: Rodopi, 2011, 322 p.

This collection ventures into far more areas—education, science, architecture, painting, art criticism, etc.—than its rather innocuous title suggests. In fact, literature takes something of a back seat here, despite its prominent position in the title: of the sixteen essays, only five (two on Balzac, one on Hugo and Raphaël Confiant, one on Huysmans [another deals with his art criticism], and one on Stendhal) fall under that heading. Impeccably edited (in contrast to some Faux Titre titles), the book includes a useful—albeit slightly repetitive—introduction which at once provides historical background, previews the volume's contents, and demonstrates how the essays relate to the overall focus on institutions and power.

While it is difficult to single out individual contributions in a collection of such overall high quality and diversity, those by Damian Catani, Jean-Marie Seillan, Rosemary Lloyd, Mary Orr, L. Cassandra Hamrick, and Sonya Stephens merit special consideration. Catani juxtaposes Hugo's *Quatrevingt-treize* (1874) and Raphaël Confiant's *L'Archet du Colonel* (1998) in order to show how they each betray the founding principles of the Revolution through their respective accounts of the Terror of 1793 and the re-

establishment of slavery in Guadeloupe and Martinique under Napoleon. Jean-Marie Seillan teases out the paradoxes in Huysmans's belief that political institutions in Europe were part of a plot by Jews, devil worshippers, Protestants, and others to destroy the Catholic church. "[C]e fonctionnaire apprécié et décoré dysfonctionnait dans son privé," notes Seillan. "Pour lui, le pouvoir politique réel résidait moins dans les institutions de l'Etat que dans un contre-système secret et maléfique œuvrant en parallèle. Ce conspirationnisme est en effet la face noire du providentialisme huysmansien, et il en est étroitement solidaire" (81).

In her intriguing essay, Rosemary Lloyd proposes that in the early nineteenth century Paris's Muséum d'Histoire naturelle reflected the political power struggles not just of the city but of the country as a whole. Her focus is the debate, engendered by a scientific presentation about molluscs, between Georges Cuvier and Geoffroy Saint-Hilaire—a debate so intense and public that it found its way into a number of literary works (Chateaubriand's *Mémoires d'outre-tombe*, Sand's *Lélia*, Balzac's *Illusions perdues* and *La Peau de chagrin*) and even influenced how Darwin's *Evolution of Species* was received in France: there was such a strong sense of having 'been there and done that' thanks to Cuvier and Saint-Hilaire that Darwin's seminal work was not translated into French for five years. Mary Orr, for her part, analyzes an oft-neglected aspect of museum culture, the museum guide, which serves both as a means of publicly disseminating science to a secular, post-Revolutionary France and of evaluating educational issues such as the visitors' level of prior scientific knowledge.

Under scrutiny in L. Cassandra Hamrick's contribution is Gautier's *Salon de 1844*. Rather than criticize a jury system which allowed the inclusion of an unusually large number of works (despite a long tradition of rejecting whatever challenged the status quo) but which excluded celebrated artists like Delacroix and Ingres, Gautier instead calls for nothing short of "a renewal of the *forme* and the *fond* of art" (251), encouraging artists to look beyond "the prescriptions of academic institutions to embrace the diversity of modern life as a rich source of inspiration [. . .]" (251). According to Hamrick, his *Salon* was to art what Hugo's preface to *Les Orientales* had been to poetry. Finally, Sonya Stephens explores the "institutionalization" of Rodin, outlining the various ways Rodin promoted himself. By meticulously archiving personal and professional items and establishing a museum at home in Meudon which mixed his collection of antique sculptures with his own work, Rodin became something of a museum himself; like Hugo, he "fashioned his own stardom" (290).

Other contributions—each a worthwhile investment of reading time—examine the influence of political regimes on Balzac's fiction (Nicole Mozet) and on public sculpture and commemorative statues (Janice Best); Balzac's use of the *flâneur* to evaluate the institutions and power structures of the city (Elisabeth Gerwin) and Huysmans's of art criticism to question the institutions that validated "official" art (Gilles Bonnet); the power struggle between municipalities and the central arts administration of Paris (Claire I.R. O'Mahony); the presentation of provincial types (as opposed to Parisian) in the final volumes of *Les Français peints par eux-mêmes* (Anne-Emmanuelle Demartini); the relationship between the evolution of colonial space in Algiers and changes in French colonial policy (Leonard R. Koos); Stendhal's depiction of abusive medical power in *Lucien Leuwen* and *Lamiel* (Francesco Manzini); the ways in which the ownership of schools as a form of property structured the development of primary education (Scott A. Gavorsky) and that early Third Republic histories of art and artist biographies promoted a new vision of the French nation state (Juliet Simpson). Readers will surely agree that Evans's and Griffiths's fine collection represents interdisciplinary scholarship at its very best.

\*\*\*

*Contes symbolistes*. Volume II. Édition présentée par Bertrand Vibert, avec la collaboration de Mac Béghin et Alexia Kalantzis. Grenoble : ELLUG, 2011. 534 p.

Bertrand Vibert poursuit avec ce volume une louable entreprise éditoriale, visant à redonner la visibilité qu'ils méritent à des textes de la fin de siècle que l'histoire littéraire considère le plus souvent à l'égard de notes en bas de page ou qui – tout en ayant joui d'un fort succès d'estime à l'époque de leur première parution – sont maintenant rarement réimprimés. Après avoir proposé dans le premier volume deux recueils datant de 1892 (*Le Miroir des légendes* de Bernard Lazare et *Le Roi au masque d'or* de Marcel Schwob), voici qu'on offre au lecteur curieux les *Histoires magiques* de Remy de Gourmont (1894) et *La Canne de jaspe* d'Henri de Régnier (1897). Une fois de plus, chaque recueil est précédé d'une étude approfondie, élégamment écrite et très informative, et chaque nouvelle est introduite par une présentation de quelques pages qui en éclaire les rapports au reste de l'œuvre et offre souvent des remarques fort pertinentes et révélatrices sur le style comme sur le contenu. On donne également les variantes en fonction des diverses éditions.

Le nom de Remy De Gourmont se retrouve maintenant mentionné le plus souvent lorsqu'il est question de tenter de définir l'indéfinissable ou peu s'en faut, c'est-à-dire ce qu'a bien pu être le Symbolisme en tant que mouvement, et d'y prêter une cohérence quelconque. André Salmon l'estimait « critique intelligent, sensible à la musique, [ayant] réussi à porter au point de perfection le symbolisme des fondateurs ». Il est vrai qu'il le considérait aussi, avec moins de positivité, « polygraphe de génie, dans le genre polygraphe »<sup>1</sup>. À côté du critique, très averti, il convient effectivement de ne pas oublier l'écrivain. Ses *Histoires magiques*, brefs contes fleurant bon la décadence, promènent le lecteur dans une galerie de mythes revus et corrigés selon une esthétique qui privilégie le développement d'une ambiance imbuée de fantastique – un fantastique qui ne vient pas d'allusions ultraterrestres mais d'un regard légèrement de biais que l'auteur porte sur le monde. Il y est question d'amours, de doubles, de femmes terribles quoiqu'un tantinet datées dans leurs apparences fatales, que les féministes d'hier ou d'aujourd'hui ne prendraient même pas la peine de dénoncer tant elles sont si évidemment sorties, sans malignité aucune, d'une fantaisie masculine plus fascinée par l'éternel féminin que prisonnière de lieux communs. Au-delà des atmosphères démodées, des intrigues minimes de ces contes en quelques pages, ce qui reste est l'impression très forte d'une langue comme on n'en parle ni en écrit plus guère, évocatrice à un degré difficilement atteignable, capable de bercer le lecteur tout comme de le secouer, riche d'images multiformes. Si on ne savait pas auparavant ce que signifie réellement le terme « prose poétique », on le découvre en lisant ce recueil.

*La canne de Jaspe* de Régnier, composé de « Monsieur d'Amereœur », « Le Trèfle noir » et « Contes à soi-même », évoque des ambiances délicates, des personnages mystérieux aux contours flous, des rapports énigmatiques qui laissent supposer une profondeur qui ne trouvera jamais d'incarnation directe en mots précis. Ce sont la noblesse des attitudes, le côté recherché des décors, l'imprécision même des destins, qui consentent au lecteur de tisser ses propres logiques rêveuses entre les douces images suscitées par le poète. On se rappelle en lisant cela le jugement concis et juste que portait sur l'homme et l'œuvre Lucien Descaves :

Henri de Régnier représentait à mes yeux l'homme de lettres complet, armé de pied en cap, non pour combattre, mais pour dédaigner, en prose les hommes, en

---

1 Salmon, André. *Souvenirs sans fin*. Paris : Gallimard, 1955. 3 vols. Vol. I, p. 41.

vers l'inspiration facile et sans horizon. Il avait cette noblesse d'esprit qui consiste à ne rien bâcler, même un article de journal.<sup>2</sup>

Le lecteur sera excusé de vouloir lire les histoires d'abord et les commentaires savants des éditeurs ensuite, bien que ceux-ci soient placés avant les fictions ; si les auteurs font généralement très attention à ne pas gâcher la surprise au lecteur, il n'en reste pas moins que l'exégèse se goûte mieux, à notre avis, après avoir dégusté le plat principal.

On attend avec grand intérêt la parution du troisième volume de la série, déjà annoncé, qui réunira les *Clefs d'or* de Camille Mauclair (1897) et le *Rouet des brumes* de Georges Rodenbach (1855-1898). Entre temps, on ne peut que complimenter les auteurs d'avoir prouvé, pour le dire avec les mots d'Henri de Régnier lui-même que « tout ce qui exista peut renaître » (p. 291).

Vittorio Frigerio

Dalhousie University

\*\*\*

J.-H. Rosny aîné. *Nell Horn de l'Armée du Salut*. Édition de Roberta de Felici. Paris : Classiques Garnier, 2011.

On revient encore volontiers sur le poème en prose, ce genre hybride né des expériences symbolistes de la fin de siècle, qui a donné tant de petits chefs d'œuvres délicats. On parle bien moins, et alors parfois avec une réticence implicite comme s'il s'agissait d'un défaut peu avouable, de la prose poétique. C'est ce terme-là qui s'impose pour parler des créations singulières de J.-H. Rosny aîné, où l'observation crue du naturalisme absorbé avec l'air du temps s'unit à un tel souci du mot juste, de l'image saisissante, du rythme musical, que cela semble entièrement insuffisant de parler dans son cas, simplement, d'« écriture artiste » (terme figurant en quatrième de couverture), comme s'il s'agissait de quelque jeu un peu prétentieux, d'une variation tarabiscotée plaquée sur un fond ordinaire. Chez Rosny, forme et fond ne font qu'un, sont indissociables. L'équilibre entre peinture réaliste, détaillée, minutieuse, et écriture évocatrice, précieuse, émaillée de vocables sonores, de termes déroutants, d'archaïsmes raffinés, a beau paraître fragile, il tient parfaitement sur la durée. Ce qui est un exploit et ce qui explique peut-être que s'il y eut d'assez nombreux écrivains qui s'essayèrent à la prose poétique courte, il y eut si peu de romanciers capables de faire durer sans effort apparent leur inspiration poétique jusqu'au bout de leurs créations.

D'ambiance anglaise, Nell Horn fait largement usage de traductions littérales visant, dans les intentions de Rosny, à l'empêcher de tomber dans le piège du charabia balzacien, qui pouvait rendre si pénible le déchiffrement des discours aux sonorités tudesques du baron de Nucingen. Le message passe en effet beaucoup plus clairement ici lorsque la parole des personnages est rendue sous forme de dialogue, mais il faut bien avouer que le lecteur moderne, en entendant l'héroïne s'exclamer « le garde noir ! » pour rendre le très *british* « blackguard » (et cela n'est qu'un seul exemple parmi des dizaines), ne peut s'empêcher un instant de croire être passé par mégarde de Rosny aîné à *Astérix chez les Bretons*. Effets imprévisibles d'une intertextualité que l'auteur n'aurait pu imaginer...

Le roman illustre la grande capacité de Rosny de décrire les milieux les plus divers et souvent les plus opposés, avec une forte dose de sympathie humaine – cachée derrière l'écran de l'analyse objective et réservée – qui ne dérive jamais dans le sentimentalisme. La représentation de la vie de la petite ouvrière Nelly Horn et de sa famille (père policier alcoolique et brutal, mère folle, sœurs jalouses ou distantes), de ses expériences avec l'Armée du Salut, de ses déceptions, ses maladies, ses espoirs, ses élans mystiques, ses

2 Descaves, Lucien. *Souvenir d'un ours*. Paris: Les Éditions de Paris, 1946, p. 131.

fantaisies superstitieuses, ses amours, ses malheurs, sa déchéance..., ne court jamais le risque de tomber dans le misérabilisme et réussit pourtant à faire participer pleinement le lecteur à l'expérience de l'héroïne, à sentir comme elle et à travers elle.

La longue introduction de Roberta de Felici (67 pages) restitue la place du roman dans la carrière de l'auteur, fait le portrait de ce « romancier protéiforme », présente les rapports difficiles et compliqués de Rosny avec le mouvement naturaliste et analyse avec pertinence et pénétration l'intrigue.

Il serait souhaitable que plusieurs autres romans de cet auteur important et sous-évalué, ignoré souvent même par ceux qui s'érigent en spécialistes de l'époque, soient également republiés avec l'apparat critique qu'ils méritent. On pense en particulier à certains romans sociaux moins exotiques que celui-ci par leur milieu, mais non moins originaux et remarquablement écrits, tel *Le bilatéral*, *Les âmes perdues* et *Dans les rues*, pour n'en citer que trois tirés d'une production imposante qui appelle la redécouverte.

Vittorio Frigerio

Dalhousie University

\*\*\*

Abdelmoumen, Mélikah (avec des post-scriptum de Serge Doubrovsky). *L'école des lectrices. Doubrovsky et la dialectique de l'écrivain*. Lyon: Presses universitaires de Lyon, Collection « Autofictions, etc. », 2011, 222 p.

Doubrovsky, Serge. *La vie l'instant*, réédition enrichie d'un avant-propos de Mélikah Abdelmoumen en forme de dialogue avec Serge Doubrovsky, Lyon : Presses universitaires de Lyon, Collection « Autofictions, etc. », 2011, 116 p.

Une nouvelle collection a vu le jour fin 2010, Autofictions, etc. aux Presses Universitaires de Lyon. Elle ne comporte à ce jour que quatre ouvrages, tous dans le sillon de l'autofiction, ce « genre » nommé par Serge Doubrovsky en 1977 qui connaît depuis une trentaine d'années un essor remarquable. Longtemps niée, ridiculisée, traitée de nombriliste et d'égoцентриque, l'autofiction, ce mélange de réalité et de fiction, proche – mais quand même fort éloigné - de l'autobiographie, semble enfin pouvoir sortir de l'ombre afin de prendre sa place dans le monde littéraire. Les deux ouvrages de collaboration entre Abdelmoumen et Doubrovsky, récemment publiés, font partie de l'éclosion d'une autofiction respectée, d'un véritable travail critique.

Proche d'un discours réaliste, sous forme dialoguée avec l'auteur Doubrovsky, Abdelmoumen analyse les autofictions de celui-ci une à une, en soulignant un thème jusqu'ici peu recherché dans l'œuvre doubrovskienne, les rapports dialectiques qu'entretient le personnage-narrateur, des relations de « Maître à Esclave », en particulier les dépendances « incestueuses » entre ses lectrices et lui : Doubrovsky tisse une métaphore de la lutte dialectique entre homme et femme en tant que représentants de l'écrivain et de la lectrice.

Chaque chapitre rédigé par Abdelmoumen, de l'introduction en passant par le préambule, les parties consacrées à *Fils* (1977), *Un amour de soi* (1982), *Le Livre brisé* (1989), *L'après-vivre* (1994) et *Laissé pour conte* (1999) jusqu'à la fin, est suivi d'un post-scriptum de la main de Doubrovsky où il a le dernier mot sur ses écrits et son écriture. Dans un souci de complétude, Abdelmoumen clôt son étude par un entretien inédit avec l'auteur à propos de cette nouvelle autofiction doubrovskienne, ayant noté la parution d'*Un homme de passage* (2011) entre la rédaction du présent ouvrage et sa publication.

Le lecteur, en découvrant la dialectique interne des textes de Doubrovsky, a en même temps, l'opportunité de pénétrer dans le monde de la critique littéraire, puisqu'Abdelmoumen trace l'histoire de l'autofiction.

Abdelmoumen souligne quelques traits pertinents de l'autofiction : la construction d'une œuvre autofictionnelle permet au lecteur de réfléchir au rapport suscité par l'acte de lecture, l'édifice autofictionnel « présente une sorte de mythologie personnelle au sein de laquelle les protagonistes tendent à représenter des faits sociaux ou littéraires plus grands, plus vastes qu'eux-mêmes » (p.33), l'autofictionnaire peut exploiter « l'ensemble des déchirements internes de son alter ego/personnage et transformer [...] l'insatisfaction existentielle en plénitude littéraire/textuelle » (p.37).

Ce qui est particulièrement percutant dans cet ouvrage est la façon dont Abdelmoumen dialogue avec Doubrovsky ; elle fait écho à une des techniques stylistiques de l'autofiction : le dialogisme en tant que transformation du réel au sens d'une « récréation pleine et entière du vécu dans l'ordre du discours » (p.111). Ce dialogisme qui, dans les premières autofictions doubrovskyennes, était plutôt « une querelle écrivain-lectrice » (p.187), se transforme, dans les textes ultérieurs, en une conversation interne au narrateur où les deux pôles dialectiques se voient confrontés dans son for intérieur. Ceci est dû largement à la situation personnelle de Doubrovsky qui, dans cette période de sa vie, se voit sans « compagne et lectrice » (p.187).

Une bibliographie sélective conclut cette étude critique.

La recette littéraire utilisée par Abdelmoumen dans ce premier ouvrage est reprise dans l'avant-propos, sous forme d'un petit dialogue d'à peine 5 pages, de la réédition de nouvelles autofictionnelles rassemblées sous le titre de *La vie l'instant de Doubrovsky*. La qualité éditoriale de ces deux ouvrages est sans reproches : mise en page rendant la lecture accessible, absence de coquilles et de fautes grammaticales, lisibilité augmentée par un style remarquable.

*Karen Ferreira-Meyers*

*University of Swaziland*

\*\*\*

Watt, Adam. *The Cambridge Introduction to Marcel Proust*. Cambridge: Cambridge UP, 2011. ix + 141 p.

By providing a clear set of “access routes” for those embarking for the first time upon the laborious journey that reading and rereading Marcel Proust’s rhapsodic *A la recherche du temps perdu* might seem to be, Watt empowers potential *Proustophiles* in this concise, no-nonsense introduction. Thanks to his information-packed overview and judicious guidance, readers can move with energy and confidence beyond anecdote and hearsay, the “much-peddled ‘madeleine-induced bliss,’ ‘cork-lined room conceptions of Proust and his work” (4), to delight in Proust’s groundbreaking novel for themselves.

Watt opens his volume with a rich account of the forces that shaped Proust. He describes in detail the author’s family background, health, upbringing, and relationships, while also cautioning readers against becoming “bewitched” by the man and his manias and thereby losing sight of the art to which Proust dedicated his life (5). Emulating the efforts of Proust’s Narrator at “interpretive simultaneity” (18), Watt then proposes a three-pronged contextual framework for the writer’s œuvre: politics and society; science, technology and medicine; and literature, philosophy and the arts. Among the dizzying array of topics he handily covers are: the Dreyfus Affair; the First World War; the telephone; the theories of Albert Einstein, Henri Bergson, and William James; sexuality and gender. This is followed by a useful overview and assessment of Proust’s early works, *Les plaisirs et les jours*, *Jean Santeuil*, *Contre Sainte-Beuve*, and the writer’s late essays, “A propos du ‘style’ de Flaubert” and “A propos de Baudelaire.” How did the author’s writerly sensibilities develop? How do his early writings, his vacillation between different literary forms and his tireless scrutiny, his often-scathing analysis of society life, bear traces of the interests and preoccupations that he developed more fully

in his later work? How is the sense of humor that subtends so much of the *Recherche* already exposed in lesser works such as his *Pastiches et mélanges*? The central section is a meticulous volume-by-volume study of the *Recherche*. In these fifty-nine pages, Watt manages simultaneously to highlight its superstructure, explore the individual images and intricacies of Proustian prose, and provide a useful “crutch” (4) for those who might still struggle to negotiate the author’s finely stitched prose. By providing a wealth of information and demystifying the “daunting, varied terrain” (105) of the more than two thousand extant books on Proust and his work, Watt’s fifth chapter is—like all the others—certain to be of use to readers interested in pursuing the work’s afterlives in contemporary culture. Here he walks us through the most important reference works and critical studies on Proust, ending with an overview of genetic criticism and pointing to its promises and potential consequences for Proust studies. Watt’s accessible and lively introduction to the author is rounded out with suggestions for further reading: selective lists of important and instructive works both in English and French.

One qualm should be noted, however, about this otherwise impeccable introduction to Proust. There are missing periods, which should have been caught by copy editors: at the end of Chapter Four; and at the end of the “Getting Started” section of Chapter Five. Mere distractions, they can be overlooked in what otherwise is a fine overview to the experiential riches awaiting beginners as they read for themselves the work of one of the greatest writers to have hailed from France in recent centuries.

Brian Gordon Kennelly

California Polytechnic State University

\*\*\*

MGrath, Hugh P. and Michael Comenetz, *Valéry’s Graveyard. Le « Cimetière marin » Translated, Described, and Peopled*. New York: Peter Lang, 2011, 200 p.

Cet ouvrage comprend deux parties. La première partie représente une traduction en anglais du « Cimetière marin » de Paul Valéry, traduction réalisée par H.P. McGrath, suivie par un commentaire du poème du même auteur. Ce dernier est en effet l’impression d’une conférence donnée par McGrath en 1978 au St. John’s College (Annapolis, Maryland). L’auteur y décrit le poème, explique et justifie sa traduction ainsi que les difficultés que présente la traduction du poème de Valéry. Sa lecture du poème reste par conséquent assez proche du texte. La deuxième partie de cet ouvrage, plus longue, comprend un texte par le deuxième auteur, M. Comenetz, texte qui s’inspire, disons, du même poème. Or, comme Comenetz ne commente pas la traduction de McGrath et fait à peine référence à ce texte, il faut préciser qu’il n’y a pas vraiment de rapport à part le fait que les deux auteurs enseignent et ont enseigné au même établissement. Cela étant dit, il faut reconnaître que le texte de Comenetz est d’une inspiration beaucoup plus libre et plus vaste que ne l’est celui de McGrath. Comme Comenetz lui-même le dit, son objectif n’est pas de revenir sur les sources de Valéry ni d’expliquer le poème, mais d’éclairer le poème et la pensée de Valéry au moyen d’associations diverses avec d’autres textes et d’autres auteurs pour ainsi encourager les lecteurs d’élargir leur horizon de lecture (vii).

Les associations que Comenetz effectue tout au long de son essai sont de caractères divers. Parfois il cite Valéry dans un autre contexte et il fait souvent référence aux sources grecques dont Valéry s’est inspiré et qui sont mentionnées dans le poème lui-même. Il s’agit par exemple des paradoxes de Zénon, auxquels le poème fait référence, et de la poésie de Pindare dont Valéry a placé un vers en exergue à son texte. D’autres associations sont plus ésotériques. Pour noter les parallèles d’expression ou d’idées Comenetz fait référence à plusieurs auteurs français comme Hugo, Corbière, Montaigne et Ronsard, ainsi qu’à des poètes anglais comme Coleridge, Shakespeare et Keats. De

même, il invoque des auteurs qui ont vécu après Valéry. Mais le plus souvent il ne dit pas si l'expression ou l'idée exprimée par ces derniers découlent d'une influence sur Valéry, d'une influence de Valéry sur les autres, ou s'il s'agit d'une simple coïncidence. Il semble en effet que l'auteur y incorpore pour ainsi dire tout ce qui lui passe par l'esprit et ne se gêne pas devant les spéculations les plus incongrues et des associations tout à fait aléatoires. Vers la fin de son texte se trouve par exemple le raisonnement suivant : comme le dernier mot du poème, « foc » est homonyme de « phoque », il est légitime de faire la substitution d'un mot par l'autre dans le poème et d'ainsi faire le rapport avec Protée, gardien des troupeaux de phoques de Poséidon chez Homère et Virgile (p. 185). Ou bien, parce que le mot « foc » ressemble phonétiquement au mot vulgaire anglais désignant l'acte sexuel, Comenetz croit possible de lire la fin du poème comme l'évocation d'un orgasme (p. 184-185). Plusieurs des associations de Comenetz sont de ce genre, c'est-à-dire qu'elles manifestent peu de rapport avec le texte.

Ce côté ludique, pour ne pas dire farfelu du texte de Comenetz ne semble pas non plus dériver d'une méthode d'analyse particulière. On pense par exemple à la déconstruction qui se fonde en partie du moins sur des associations sémantiques, linguistiques et culturelles pour faire ressortir le mobile d'un texte ou la psyché de l'auteur. Les associations de Comenetz semblent plutôt déterminées uniquement par les possibilités qu'offrent la culture et les connaissances de l'auteur. Et comme les associations sont souvent peu ou pas développées, le lecteur reste souvent perplexe devant ce texte. Comenetz se donne pour objectif, nous dit-il, de faire élargir les horizons de lecture des lecteurs de Valéry, soit ! Mais il est tout de même à espérer que d'autres commentateurs du poème de Valéry, même ceux et celles aux horizons élargis, feront preuve d'un peu plus de rigueur dans leurs poursuites intellectuelles. Pour les lecteurs qui cherchent à comprendre le poème de Valéry, ce texte est d'un apport douteux. En revanche, ceux et celles qui s'amusent à lire les possibilités d'interprétation qu'un texte peut offrir y trouveront sans doute matière à sourire.

Un dernier mot, c'est peut-être le système de notation préconisé par la maison d'édition, mais la pratique de regrouper plusieurs références ensemble en une seule note à la fin d'un paragraphe est un peu fâcheuse car difficile à suivre.

Victor Kocay

St Francis Xavier University

\*\*\*

Clément, Murielle Lucie, éd. *Les Bienveillantes de Jonathan Littell*. Cambridge : OpenBook, 2010. 344 p.

Clément a réuni vingt articles sur ce qui est probablement le roman français le plus important de la première décennie du vingt et unième siècle, offrant ainsi, comme elle le signale dans sa courte introduction, « un éventail plus riche d'angles d'approche, sociologiques, culturelles, historiques, poético-rhétoriques, interdisciplinaires, intertextuelles, sans exclure l'approche freudienne » (3). Autant dire que ce recueil, de par son hétérogénéité, ne se laisse pas résumer aisément, même si l'on y trouve quelques répétitions d'un article à l'autre (surtout en ce qui concerne certaines citations particulièrement mémorables de l'œuvre de Littell). Les articles, qui ne sont pas divisés en sections thématiques, sont suivis d'une bibliographie et d'un index. On trouve relativement peu de coquilles dans ce livre : « son soutient » (35) ; « Aue dû se montrer docile » (38) ; « monde clôt » (92). Parmi les vingt articles proposés, les suivants m'ont semblé particulièrement utiles : « La réception des *Bienveillantes* dans les milieux intellectuels français en 2006 » de Thierry Laurent, qui synthétise et contextualise les nombreuses réactions et controverses qu'ont suscitées la publication et l'étonnant succès populaire et critique (y compris le prix Goncourt) de ce roman de 900 pages ; « *Les Bienveillantes* : une parole qui donne la voix au bourreau » de Julie Delorme, qui

contraste la place centrale de l'officier nazi Maximilien Aue, en tant que narrateur et personnage principal, avec les livres de « témoignages de sujets ayant vécu l'expérience concentrationnaire du point de vue de la victime » (31); « Max aux enfers : esquisses 'topographiques' » de Denis Briand, qui examine les prolongements métaphoriques de l'in vraisemblable série de voyages entrepris, en pleine guerre, par le narrateur (et par tous ceux, amis ou poursuivants, qui lui sont liés); « Rêves et fantasmes dans *Les Bienveillantes* » d'Edith Perry, qui analyse les nombreuses scènes oniriques décrites par Aue, lesquelles constituent autant de récits enchâssés dont les effets dramatiques et les fonctions méta-narratives sont cruciaux dans l'étrange univers fictionnel élaboré par Littell; « Maximilien Aue : une homosexualité de rigueur ? » d'Éric Levéel, qui compare la représentation de « l'esthète homosexuel » (141) qu'est Aue avec celles qu'on trouve, par exemple, dans des films réalisés par Luchino Visconti ou Pier Paolo Pasolini; « Le 'curieux exercice' : voyeurisme et conscience du meurtre dans *Les Bienveillantes* » de Pauline de Tholozany, qui se penche sur la « tâche forcenée d'autoanalyse que le narrateur s'était assignée » (211), un processus qui éveille à son tour la curiosité du lecteur; « Un langage impossible » de Serge Zenkine, qui met en relation les multiples références littéraires (qu'elles soient, par ailleurs, vraisemblables ou non) détaillées par le narrateur et les atrocités auxquelles il assiste ou participe; « *Les Bienveillantes* : une position ironique » d'Yves Boisseleau, qui fait ressortir le paradoxe des diverses formes de la dimension comique — la dérision, le burlesque, le grotesque — de ce roman, dans lequel le lecteur est amené « avec ironie au seuil de l'insoutenable » (296).

Edward Ousselin

Western Washington University

\*\*\*

Duffy, Jean H. *Thresholds of Meaning: Passage, Ritual and Liminality in Contemporary French Narrative*. Liverpool: Liverpool UP, 2011.

In *Thresholds of Meaning: Passage, Ritual and Liminality*, Jean H. Duffy addresses the current crisis of the contemporary French novel. Evidence such as recent short-lived literary movements, the reduced number of French texts translated into other languages, the domination of France's book market by foreign books in translation, and the general waning of French cultural authority and influence around the world suggest that French literature is in decline. Consequently, scholars are left wondering if we are witnessing the end of the French cultural exception. At the center of the debate is the *nouveau roman*, considered by some as the "last meaningful" French literary movement of the twentieth century and, by others, as the "prime suspect" responsible for instigating France's present literary crisis (3). Duffy rejects the latter position and engages with the former. Grounding her analysis in literary theory and the social sciences, Duffy seeks to demonstrate that twentieth and twenty-first century French fiction is indebted to the *nouveau roman* of the 1960s and 1970s in terms of its formalist and, more importantly, thematic characteristics. Yet rather than focus solely on the reflexive and metafictional aspects of her corpus, Duffy underscores narrative preoccupations with ritual, passage and liminality related to absence and loss. While contemporary authors such as Pierre Bergounioux, François Bon, Marie Darrieussecq, Hélène Lenoir, Laurent Mauvignier and Jean Rouaud have certainly demonstrated a preference for the restricted narrative timeframe permeating Sarraute's and Simon's work, Duffy argues that these post-*nouveaux romanciers* are primarily concerned with the concept of passage and should therefore not be dismissed as minimalists.

Organized as four comparative analyses centered on illness, suicide, commemoration and family photography, this study challenges notions of decline in French fiction by highlighting innovative formal experiments in narratives of Self and community. French literature thus remains in constant evolution with respect to content

and form. Chapter 1 examines liminality through the interconnected experiences of patient, caretaker and clinician as well as the ritualized activities framing these experiences. Duffy studies the relationship between illness or injury and marital collapse in three novels: Darrieussecq's *Le Mal de mer*, Lenoir's *Le Répît* and Mauvignier's *Apprendre à finir*. In Chapter 2, Duffy questions the idea that suicide is a socially and religiously transgressive act, one that "continues to be seen as a threat to social cohesion" (75). Texts presented in this chapter are Bon's *L'Enterrement*, Mauvignier's *Loin d'eux* and Bergounioux's *La Maison rose*. Each examines the impact of suicide, perceived as the failed passage from youth to maturity, on family and community. All three novels underscore the desire to accommodate and even forgive an act that has disrupted normalized social ritual. In the third chapter, entitled "Commemoration, monument and identity in Bergounioux, Darrieussecq and Rouaud", Duffy engages critically with the rapidly developing interdisciplinary field of memory and commemoration studies. She posits that contemporary French writers actively problematize the rituals, symbols and discourse of commemoration through a close examination of how they influence identity and artistic expression. In her final chapter, Duffy discusses Rouaud's Loire-Inférieur series, Bon's *Mécanique* and Lenoir's *La Folie Silaz* in which the association between family photographs and social cohesion is emphasized. Even as indicators of absence, photographs serve to connect present and past, to insert the individual into a historical continuum.

While Duffy's study is well structured and her textual analyses are seemingly exhaustive, it is not without shortcomings. However, she clearly explains these limitations in her introduction, noting, "[t]here are two dangers in a book of this sort" (27): reductionism and "simply stating the obvious" (28). Since Duffy proposes to examine contemporary French fiction published during the last twenty-five years, she risks offering her audience a cursory socio-anthropological presentation of passage and social ritual punctuated by superficial readings of key texts. Moreover, as a fundamental part of the human experience, ritual has always figured prominently in narrative. Yet ritual and passage function as points of entry into Duffy's corpus, offering a lens through which to view identity construction within highly codified social structures. If Duffy attempts to highlight the thematic significance of her corpus, her analysis nevertheless ends with a discussion of its metafictional aspects, namely how markers of reflexivity (i.e., formal devices) underscore the liminal experiences of fictional characters. This final return to the *nouveau roman* weakens Duffy's argument, leaving the reader to question if the mechanisms of narrative will forever overshadow thematic preoccupations in contemporary French literature.

Jennifer Howell

The University of Wisconsin-La Crosse

\*\*\*

Burgwinkle, William, Nicholas Hammond and Emma Wilson (eds). *The Cambridge History of French Literature*. Cambridge : Cambridge University Press, 2011. 798 p.

H.G. Wells avait écrit son *Outline of History* tout seul. Les auteurs de cette monumentale histoire de la littérature française, des origines jusqu'à nos jours, n'ont pas eu cette prétention, mais ont su en revanche réunir autour d'eux une équipe très compétente de spécialistes dont les travaux, mis bout à bout, composent une collection d'une envergure impressionnante égale du moins en épaisseur à l'entreprise du romancier. Les intentions de départ sont de couvrir tous les aspects importants de la création littéraire hexagonale, des manuscrits du moyen âge à la bande dessinée. La différence ne tient pas seulement dans l'ajout de sujets contemporains, mais aussi en une approche moins coutumière des diverses époques. Ainsi, nous avons un chapitre portant sur « Sexuality, shame, and the

genesis of romance », ainsi que d'autres sur les écrivaines femmes du moyen âge, du seizième et du dix-septième siècle (dix-neuvième et vingtième n'étant pas représentés dans ce domaine), ou encore des études traitant du postcolonialisme ou de certains thèmes particuliers (« Travel and Orientalism », « Mysticism », « Madness and writing », « Holocaust writing and film »).

Rien qu'en cela on peut voir l'originalité de cette *Histoire*, venant d'une des universités les plus traditionalistes du monde anglo-saxon et procédant néanmoins à ce qui ne peut se comprendre que comme une officialisation – une adoption, une naturalisation, comme on voudra – dans le grand corps multiforme de la littérature de genres et d'approches qui jusqu'à naguère ne méritaient en pareil lieu (et encore) qu'un haussement de sourcil. En même temps, on y voit aussi une sorte de confirmation de la validité d'un nombre varié de sujets d'étude imposés par la soi-disant mode du « politiquement correct » dans le courant des vingt ou trente dernières années. Le mélange de tradition consacrée et de nouveau *mainstream* offre un ensemble saisissant et parfois un brin déroutant.

L'avantage d'un ouvrage tel celui-ci est clairement de pouvoir, en un nombre de pages considérable mais néanmoins guère surhumain pour un lecteur motivé, un résumé de quelques siècles d'activité littéraire, dates, événements, grands noms, mouvements, titres inoubliables à justement ne pas oublier. C'est là aussi, on s'en doute, son désavantage. Mais on ne consulte pas pareil ouvrage pour rentrer dans les détails. On le lit pour le plaisir que peuvent donner les grands tours d'horizon quand ils sont rédigés sans effort apparent et qu'ils parviennent à résumer l'essentiel sans s'en donner l'air. De ce point de vue, et avec quelques inévitables différences de niveau de langue et de qualité, mais de relativement peu d'importance, le recueil est une réussite certaine. On remarque comment plusieurs auteurs choisissent de commencer leurs études en spécifiant d'emblée que toute définition univoque de leur sujet serait non seulement hasardeuse, mais carrément impossible (romantisme, décadence, symbolisme et d'autres encore).

La présentation des chapitres aurait gagné à être légèrement plus standardisée. Notamment, certains auteurs offrent la version originale de leurs citations après la traduction anglaise, alors que d'autres négligent malheureusement de la fournir.

Deux chapitres, les derniers, feraient à eux seuls l'originalité de l'entreprise en élargissant le concept de littérature à des domaines nouveaux. Wendy Michallat, dans le chapitre « French popular culture and the case of *bande dessinée* » retrace l'histoire du développement de la BD en France en évoquant les enjeux sociaux, politiques et économiques qui ont façonné ce genre nouveau, baptisé depuis « le 9<sup>e</sup> art ». Son discours, succinct comme de besoin mais précis et bien documenté, devient plus discutable dans la dernière section, « Twenty-first Century BD – still contestatory ? ». Elle y reproduit le schéma oppositionnel entre BD « populaire » et « d'auteur », suggérant de manière quelque peu prévisible, mais néanmoins contestable, que l'originalité doit maintenant se trouver du côté de « artists hitherto excluded from a predominantly white, male, and heterosexual BD milieu ». Le choix de certains dérapages verbaux de Chantal Montellier pour illustrer son propos – traitant notamment Tardi de fasciste, ou peu s'en faut – n'aide pas à donner du poids à ses arguments.

Un chapitre est également consacré aux tout derniers développements technologiques et aux hybridations désormais possibles entre divers modes d'expression naguère encore indépendants. Il s'agit de « Literature, film and new media », par Isabelle McNeil. La discussion de l'extrême contemporain, surtout quand elle porte sur un objet aussi rapidement changeant que la technologie du cinéma, présente toujours quelques pièges potentiels. La critique consacre notamment quelques pages, très intéressantes au demeurant, au DVD comme support nouveau, permettant une interactivité et un mélange de divers niveaux de messages (le film, les bonus, les interviews...) auparavant impossibles. Au moment où nous écrivons, le DVD semble déjà un objet archéologique

avec le développement du *streaming* et les magasins *Blockbuster* désertés marquent l'absence très voyante d'un support matériel dont la domination, en termes d'années et en comparaison à d'autres, plus traditionnels, aura été très courte. Il faut saluer néanmoins ce type d'entreprise, qui se lira peut-être encore avec plus d'intérêt dans quelques décennies comme témoignage précis d'un moment historique particulier.

On peut présumer que l'objectif que se sont donné les éditeurs du volume sera atteint quand on dira que nulle bibliothèque universitaire ne devrait se passer de ce volume, qui rendra d'inénarrables services aux étudiants pressés en quête de résumés saisissants, ainsi qu'aux professeurs trop étroitement spécialisés voulant tenter de se rappeler ce qui vient avant, ou à la rigueur après, leur époque de prédilection.

*Vittorio Frigerio*

*Dalhousie University*

\*\*\*

Hotte, Lucie (s. la dir de). (Se) Raconter des histoires. Histoire et histoires dans les littératures francophones du Canada. Sudbury : Prise de Parole, 2010.

Les collectivités minoritaires du Québec et surtout du Canada français, « coupées de la permanence institutionnelle, événementielle jusqu'à la démesure » (François Paré, *Le fantôme d'Esanaba*, p. 7) ne peuvent qu'entretenir un rapport problématique avec l'Histoire à laquelle elles n'ont pas accès. Le recueil de textes (Se) Raconter des histoires, Histoire et histoires dans les littératures francophones du Canada dirigé par Lucie Hotte médite précisément sur le rôle des histoires en tant que (re)créatrices et réceptacles de la mémoire commune des cultures en quête d'éternité. Ce recueil comporte 33 articles de chercheurs provenant de toutes les provinces du Canada, mais aussi de France, des États-Unis et de Norvège, regroupés dans sept sections divisées selon des critères génériques, géographiques et narratifs.

Les analyses des deux premières sections mettent en évidence souvent à des fins polémiques, voire politiques, comment la culture populaire traduit dans l'espace public les tensions identitaires d'une communauté. La première section, « Conte et chansons », indique que ces arts populaires se démarquent par leurs fonctions rassembleuses. Ainsi, en Ontario, le conte urbain met en valeur la langue française et l'émission radiophonique *Le Salut de l'arrière-pays* valorise la vie régionale avec des chansons ludiques. On retient également les travaux d'archivistique bien documentés de Jean Levasseur sur les chansons satiriques de Rémi Tremblay au XIXe siècle et d'Annette Chrétien et Robert A. Papan qui retracent les diverses versions de la chanson métis de la « Gornouillère ». La deuxième section du recueil lie les enjeux identitaires du théâtre des communautés minoritaires à des procédés dramaturgiques spécifiques. Jane Moss, qui s'interroge à savoir comment le théâtre dans les communautés francophones s'approprie l'Histoire pour construire ou reconstruire l'identité nationale ou régionale, en vient à une des conclusions les plus saillantes du recueil: alors que le théâtre au Québec, en Acadie ou dans l'Ouest ravive ou déconstruit ses mythes, légendes, héros et tragédies, le théâtre ontarien, qui s'érige dans l'absence d'événements historiques fédérateurs, doit concentrer son travail identitaire sur l'exploration de lieux. Ensuite, des recherches rigoureuses examinent le rôle d'affirmation et de résistance culturelle et linguistique qu'endosse le théâtre francophone de l'Ouest canadien. Les chercheurs développent les notions d'«hétérolinguisme diégétique» (Louise Ladouceur), de colinguisme (Nicole Nolette), de bilinguisme et d'«aliénation linguistique» (Nicole Côté, Lise Gaboury-Diallo) pour décrire le rapport problématique à la langue que ces pièces représentent.

Les troisième et quatrième sections se penchent sur deux corpus littéraires particuliers du Canada, l'Acadie et l'Ouest (on déplore d'ailleurs l'absence d'une section sur l'Ontario). Raoul Boudreau postule que l'essence des conditions d'écriture des

œuvres canadiennes réside dans leur conscience paratopique, c'est-à-dire un «tiraillement entre les exigences de l'Écriture et du milieu» (242). Les autres textes sur l'Acadie indiquent comment la culture populaire et le rire rabelaisien chez Antonine Maillet ou la pratique du réalisme magique chez Ulysse Landry participent au même projet d'instaurer un dialogisme entre le texte littéraire et l'Histoire. Moins cohérente en raison de dissemblances tant méthodologiques que temporelles, la section sur l'Ouest retrace d'abord les récits des premiers colons et des premiers journaux, puis propose l'analyse d'œuvres plus récentes de Jean-Pierre Dubé et de Marguerite-A. Primeau.

La cinquième partie concerne la question de l'écriture des femmes. Même si a priori moins pertinente à l'égard de la problématique d'ensemble du recueil, cette section comporte néanmoins des textes qui insistent tous sur la «double minorisation» (relative à la fois à leur origine et à leur genre) que vivent les femmes. Les spécialistes proposent l'étude de thèmes variés tels que la filiation (tant littéraire que générationnelle) chez Élise Turcotte, la vieillesse dans trois nouvelles albertaines, l'infanticide chez Marie-Célie Agnant ou l'exil selon Eileen Lohka. Dans cette section, l'analyse de l'autoréflexivité du roman Alexandre Chenevert de Gabrielle Roy que Vincent Schonberger propose se distingue par la richesse de son cadre théorique.

Les deux dernières sections examinent la déconstruction de l'Histoire dans l'espace et dans le temps du récit. Les textes de la section «Histoires de l'Histoire» montrent comment les écrivains du Québec s'inspirent de l'Histoire (l'actualité chez Pamphile Lemay, la Crise d'Octobre pour Pierre Turgeon et Louis Caron) en situant le roman à la croisée de la réalité et de la fiction. Les deux autres textes de cette même section (Jean-Jacques Defert, Stéphane Inkel) réfléchissent au statut épistémologique de l'Histoire en tant que discipline. Une conclusion claire émerge: la fiction et la textualité sont plus aptes que l'historiographie traditionnelle à explorer le passé. Enfin, la section «Histoires et espace» s'interroge en premier lieu sur l'errance. Tandis que Lise Gauvin et Rénaud Bérubé analysent des textes mettant en scène des «retours au pays (de l'Ouest) natal», John Kristian Sanaker propose une approche fort originale du classique Volkswagen Blues. Le spécialiste norvégien focalise sur le penchant des personnages à «raconter des histoires» pour développer leur intimité. La section ensuite change totalement de registre pour aborder la question de la littérature migrante avec des textes qui insistent sur les notions d'identité hybride dans les œuvres de Monique Proulx, Mauricio Segura et Sergio Kokis.

(Se) Raconter des histoires se révèle un outil essentiel pour quiconque cherche à comprendre la spécificité des écrivains canadiens francophones. Les textes de ce recueil mettent donc en valeur, indépendamment les uns des autres mais avec une cohérence étonnante, une dialectique particulière qui hante les œuvres canadiennes, à savoir une tension entre le désir de représenter la réalité minoritaire canadienne-française, particulièrement sa situation linguistique problématique, et le projet d'accéder à l'Universel pour s'insérer dans l'Histoire. C'est peut-être justement cette tension omniprésente qui permet à une entreprise aussi vaste que (Se) Raconter des histoires de garder une telle unité malgré son nombre élevé d'articles.

*Pierre-Paul Ferland*

*Université Laval*

\*\*\*

Hotte, Lucie et Guy Poirier. *Habiter la distance. Études en marge de La distance habitée*. Sudbury : Prise de parole, 2009. 191 p.

Une dizaine d'années après la parution de l'article de François Ouellette «L'héroïsme de la marge : les essais de François Paré» (1997), Lucie Hotte et Guy Poirier ont proposé à huit chercheurs canadiens vivant en contexte minoritaire et travaillant sur les «petites» littératures de réfléchir aux notions développées par François Paré dans *La distance*

*habitée* (2003). Le recueil *Habiter la distance. Études en marge de La distance habitée* (2009) constitue la résultante d'une mise en commun de ces études élaborées à partir des concepts amenés par Paré pour rendre compte des modes d'existence des communautés marginales (diaspora, itinérance, accommodement, créolisation). Hotte et Poirier, dans l'introduction de l'ouvrage, insistent sur l'évolution heureuse de la pensée de Paré que marque *La distance habitée*, « [l']espace du dialogue qu'il crée [...] [étant] peut-être celui qui opère le virage le plus spectaculaire et humain de son œuvre. » (9) Il est vrai que dès la parution des *Littératures de l'exigüité*, en 1992, les conditions d'existence des cultures et des littératures minoritaires sont révélées par l'essayiste avec une forte inquiétude. Cette vision cataclysmique domine les *Théories de la fragilité* (1994) et n'est pas sans « habiter » *La distance habitée*. Mais le versant sombre de la distance que nous habitons, lequel implique une attitude résolument manichéenne entre résistance et assimilation, pourrait trouver son modérateur dans le terme « rassemblement », auquel Paré consacre une section entière de son ouvrage. Il semble que les communautés francophones évoluent, tissent des liens entre elles, ainsi qu'avec le Québec ou encore la Louisiane. C'est précisément cette « co-habitation » positive qu'envisagent les différents auteurs de ce collectif.

Les trois premiers textes s'inspirent des réflexions de François Paré sur la notion de langue. Catherine Leclerc s'intéresse tout d'abord à la question d'une possible ouverture à la cohabitation linguistique. Une analyse des enjeux soulevés par le recours au *chiac* depuis *Petites difficultés d'existence* de France Daigle, en passant par *Vortex* de Jean Babineau, jusqu'à *Acadieman* de Dano Leblanc, rend manifeste cette expérimentation culturellement favorable de la rencontre de deux langues dans la production littéraire du Moncton acadien. Les pratiques diglossiques sont également au centre de l'article de Johanne Melançon. Un examen des pratiques linguistiques hybrides dans la chanson franco-ontarienne, de l'exercice de la traduction chez le groupe bilingue Cano, jusqu'au métissage de la langue chez *Konflikt Dramatik*, laisse entrevoir une certaine abolition de la distance entre l'anglais et le français par la musique, laquelle apparaîtrait comme le langage universel. Dans une logique similaire, Pamela Sing se propose de comparer deux types d'écriture « bi-langue ». Le surgissement du français dans l'œuvre *Talon* de Paulette Dubé, d'une part, et l'incursion constante de l'anglais dans *Visiting Elizabeth* de Gisèle Villeneuve de l'autre, crée un espace interstitiel et relationnel, lequel participe d'une reconnaissance identitaire biculturelle.

L'élaboration d'un sentiment d'appartenance et d'une mémoire collective de la communauté francophone dans l'Ouest canadien est au cœur de l'étude de Guy Poirier. L'auteur remarque d'emblée que malgré une implication des francophones dans la colonisation et la Ruée vers l'or aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, l'existence d'une identité francophone en Colombie-Britannique demeure une construction foncièrement moderne. Une analyse de deux romans (*L'hiver de Mira Christophe* et *Nootka*) et d'un recueil de nouvelles (*De parts et d'autres*) permet d'envisager trois façons différentes d'habiter, par l'entremise de l'imaginaire fictionnel, cet espace de la côte du Pacifique. La thématique de l'espace est reprise par Sophie Beaulé à travers une analyse de textes science-fictionnels. Elle soutient que ce genre précis, parce qu'il impose une « distance cognitive », permet de rendre compte des discours multiples et hétérogènes qui forment le discours social. L'attitude de refus ou d'ouverture des communautés migrantes par rapport à la distance qu'ils ont créée ou subie, ainsi que transformation de la mémoire collective constituent autant de paramètres étudiés par l'auteure. Le rapport difficile à l'espace dans les cultures minoritaires, envisagées par François Paré comme des « lieux de l'itinérance », est examiné par Lucie Hotte à travers l'œuvre du franco-ontarien Michel Ouellette. Le refus du passé, associé à un nord ontarien mortifère et agent motivateur d'un exil vers un sud torontois prometteur mais incertain, pose la question du retour au lieu des origines, lequel pourrait apparaître comme une transition nécessaire

pour les personnages afin d'habiter la distance. Des huit contributions, celle de Jean Morency, qui porte sur quatre « Romanciers du Canada français : Gabrielle Roy, Jacques Poulin, Michel Tremblay, Roch Carrier », s'éloigne peut-être le plus de *La distance habitée* pour ouvrir sur l'imaginaire diasporal et l'itinérance. L'auteur tente de démontrer que la filiation de ces auteurs avec l'œuvre de Gabrielle Roy rend compte d'une certaine survivance de la culture et de l'identité canadienne-française chez les nationalistes québécois. En clôture de l'ouvrage, Kathleen Kellett-Betsos propose une lecture de la poétique singulière du recueil de nouvelles *Le Canon des gobelins* de Daniel Poliquin. Elle démontre que la dissémination et l'hétérogénéité propres à ce recueil et liées, selon François Paré, au statut minoritaire de l'auteur, déjouent l'attente d'une « imparfaite unité » pour mettre en place une réflexion sur l'indétermination et la mouvance identitaires.

Si la nostalgie et l'angoisse de la fin continuent d'imprégner l'œuvre de Paré – « [J]es rapports quotidiens [du sujet minorisé] avec une altérité qu'il ressent au creux de lui-même entraînent des fissures qu'il n'arrive plus à colmater, car elles réapparaissent à la moindre occasion » (188) –, il semble néanmoins que l'auteur introduit, avec *La distance habitée*, un espoir que les différents collaborateurs de ce collectif ont tenté, à leur manière, d'explorer. Dans *Le fantasme d'Escanaba* (2007), Paré observe que le terme d'exiguïté ne peut désormais suffire pour décrire l'espace propre des cultures marginalisées ou minorisées (172). Ainsi pourrions-nous avancer, comme le soutient Benoit Doyon-Gosselin, qu'« au-delà des littératures de l'exiguïté, il faudrait parler des littératures en contiguïté. Des littératures en contiguïté suggèrent les synonymes de proximité, de voisinage, de cultures en contact sans que celles-ci se touchent au sens géographique. Cette notion ne tente pas d'évacuer celle d'exiguïté, mais elle permet [à tout le moins] de ne plus voir les cultures minoritaires seulement à travers le prisme noir du pessimisme. » (« Au-delà de l'exiguïté de la Franco-Amérique de François Paré : les littératures en contiguïté », à paraître)

Julia Hains

Université Laval

\*\*\*

Touya de Marenne, Eric. *Francophone Women Writers: Feminisms, Postcolonialisms, Cross-Cultures*. Lanham: Lexington Books, 2011. 202 p.

Eric Touya de Marenne's *Francophone Women Writers* is an inclusive, interdisciplinary anthology containing excerpts from contemporary women authors from francophone countries such as North and West Africa, the Near East, Pacific and North America, the Caribbean and Europe. A key objective of these selections is to explore how women's literary productions have influenced literary criticism, mainly in the fields of feminism, post-colonialism and cross-culture. Touya de Marenne invites the reader not only to explore some relatively uncharted geographical locations, but to develop a broader understanding of topics germane to the field of francophone studies. For instance, the author concentrates on diversity of cultures and feminine identity, while recognizing the undeniable connection between women's political struggle and the dominant patriarchal hegemony. Touya de Marenne also strives to engender dialogue amongst this panoply of different women authors, as these writers raise their voices in global solidarity to speak of themes such as oppression, racism, nomadic identity, exile and religion.

The anthology opens with a preface written by Maryse Condé in which she traces the historical roots of women's writing across diverse francophone countries. In the first chapter, Touya de Marenne directs the reader's focus to how francophone writers use their writing as a platform for socio-political resistance. Their goal is to raise awareness of the power imbalance in their individual cultures, a structure which inherently excludes

women. Here, the author includes excerpts from Mariama Bâ, Nina Bouraoui, Joyce Mansour, Amélie Nothomb and Anne Hébert.

The second chapter sustains the focus on the topic of discourse and power with an emphasis on women's postcolonial struggle, one which reveals the vestiges of French colonial dominance. To explore these seminal questions related to the inherent racism of the colonial hegemonic structure, the author includes excerpts from Assia Djebar, Déwé Gorodé, Werewere Liking, Marie-Célie Agnant, and Marie Chauvet.

The third chapter delves more deeply into a newer area in *francophonie*, the topic of cross-culture with specific emphasis on hybrid identities. Touya de Marenne focuses on how women discover their true identities by studying the trajectory of exile and the underlying theme of nomadic journeys, an aspect which unifies the works of Mayotte Capécia, Maryse Condé, Kim Lefèvre, Gabrielle Roy, and Isabelle Eberhardt.

The next chapter reprises some of the themes already seen in the volume, but Touya de Marenne shifts the focus to women's resistance to the family structure and its oppressive traditions. Writers like Calixthe Beyala, Andrée Chedid, Ying Chen, Ananda Devi and Marie Ndiaye engage in the creation of a counter-discourse, giving voice to the subaltern.

The final chapter looks at how women must create a new paradigm of representation, one that is rooted outside the dominant patriarchal discourse. Writers such as Venus Khoury-Ghata, S. Corinna Bille, and Gabrielle Roy create new spaces for female expression, as they step across boundaries to explore the *post-mortem* francophone landscape. In essence, all of Touya de Marenne's literary selections in his anthology invite readers to study the socio-political aspects of women's francophone writing, while discovering the cross-cultural dimension of the field.

*Nancy Arenberg*

*University of Arkansas*